

É D I T O R I A L

Dépendances, assuétudes, addictions, toxicomanies,... tous ces termes se côtoient, s'interpénètrent, voire parfois se confrontent. Le concept de dépendance semble de plus en plus difficile à cerner: faut-il penser les dépendances à partir de la relation avec un produit considéré comme drogue: toxicomanie, alcoolisme, tabagisme,... ou à partir des conduites des personnes, souvent considérées comme troubles du comportement : jeu pathologique, cyberdépendance, hypersexualité, anorexie...

Dans notre société, la notion même de dépendance est connotée négativement même lorsqu'on la questionne en dehors du cadre des conduites à risques. Cette réalité vécue par les bébés, les enfants, les personnes handicapées, ... est perçue comme opposée à un idéal de l'humain jeune, en bonne santé et sans attache ni contrainte, proposé par la société de consommation.

Or la condition d'humanité n'est-elle pas intrinsèquement liée à l'interrelation, à l'échange, à l'interdépendance (connaître et reconnaître, donner et recevoir). Pour Albert Memmi, tout le monde est dépendant. «Chacun à sa manière, certes, inégalement, relativement à un ou plusieurs objets, d'une manière dynamique et variable selon les conjonctures.(...) L'homme dépendant, enfin, est encore l'une des figures les plus courantes et les plus indiscutables de l'universelle humanité.» Pour cet auteur, «la dépendance est une relation contraignante, plus ou moins acceptée, avec un être, un objet, un groupe ou une institution, réels ou idéels, et qui relève de la satisfaction d'un besoin.»¹

Cependant, «le dépendant n'est pas seulement contraint : il jouit aussi de l'objet de sa dépendance»². Il n'y a donc pas seulement manque, mais aussi plaisir. Et si ce plaisir est reconnu par la société dans sa dimension conviviale, c'est la part «égoïste» du plaisir que la société condamne. Ainsi, la consommation d'alcool, tolérée voire encouragée au sein des rituels sociaux, est pointée du doigt, «pathologisée» lorsqu'elle est pratiquée en solitaire.

Dès lors considérant la dépendance comme inscrite au sein des sociétés, il importerait de se questionner sur son bon usage et sur le «comment préparer les êtres humains à la dépendance et aux ruptures qui en découlent»³.

A l'ère de l'individualisme, dans un contexte où la pensée dominante entretient le fantasme de l'indépendance, opposant dépendances et «vie authentique» et cultivant le paradoxe de l'injonction à l'autonomie, ne pourrait-on tenter de penser la question non plus en terme d'antinomie mais plutôt en terme de complémentarité : être autonome équivaldrait à prendre conscience de ses dépendances et à les gérer.

Dans le premier article, Pierre Waaub souligne que la prévention des assuétudes est un leurre lorsqu'elle vise au rejet de toute dépendance. Il s'agirait plutôt d'éduquer à la dépendance et de réhabiliter cette dépendance comme élément positif de la construction identitaire.

Maurizio Ferrara questionne la pertinence d'une distinction entre dépendance physique et dépendance psychologique. Pointant, entre autres que la présence d'un syndrome de sevrage physique n'est pas toujours l'indicateur le plus important de la gravité d'une dépendance. Il s'étonne de «l'acharnement» à vouloir mettre en évidence ce syndrome de sevrage physique. Pour lui plutôt que de proposer la «méthadone» de chaque produit (mais quel marché potentiel !), c'est du côté des thérapies de la dépendance psychologique à la «drogue-plaisir» qu'il faudrait s'orienter.

De son côté, Alain Morel constate les impasses de la prévention conventionnelle. Considérant que les consommations de psychotropes sont constitutives du champ de l'expérience des individus, il propose un modèle addictologique global permettant d'intégrer les dangers comme les plaisirs liés aux usages de drogues et s'inscrivant dans la culture, au plus près de l'expérience individuelle.

Enfin, Grégory Lambrette et Olivier Hofman se penchent sur les liens entre drogues illicites, santé et démocratie. Quel choix pour les usagers: subir leurs manques et dépendances ou apprendre à les gérer ?

Les Cahiers de Prospective Jeunesse ont vu le jour il y a dix ans !

Dix ans de rendez-vous à chaque saison par le biais de cet édito entre vous, lecteurs, et moi, rédacteur en chef.

C'est sur ce numéro consacré à la dépendance que je quitte cette fonction. Faut-il envisager un sevrage? Un traitement de substitution?

Quoi qu'il en soit, même si je pars rencontrer d'autres projets, il s'agira bien de gérer le manque.

Je tiens à remercier toutes les personnes qui ont été de cette aventure au sein de l'équipe de Prospective Jeunesse, au Comité d'accompagnement, dans le cadre de collaborations rédactionnelles, les lecteurs ... Vous citer tous relève de la mission impossible. Il est cependant une personne à qui je tiens à m'adresser en particulier pour ces dix années de travail en commun, dans ce projet qui nous a mobilisés, portés, permis des rencontres extra-ordinaires, apporté des rires et du stress (parfois) ... Mille Mercis à Claire !

Bonne lecture... et bonne route à tous !

Henri Patrick Ceusters

E
D
I
T
O
R
I
A
L